

# Épididyme

Devant moi, des affiches que la longue attente m'invite à examiner. L'appareil reproducteur masculin est présenté de manière très détaillée sur l'une d'entre elles, une illustration anatomique qui a dû exiger un travail de fou. Ça interroge. Comment un illustrateur s'y prend-il ? Est-ce que, comme pour peindre une nature morte, il a devant lui un modèle réel ? Une partie de corps masculin libéré de ses enveloppes charnelles, qu'il fixe avec son crayon dressé dans sa ligne de mire, un œil fermé, la langue un peu sortie ? Chose certaine, le résultat interroge aussi : on dirait que toutes les composantes de ces organes et tissus sont beiges, mauves ou roses. C'est lisse de partout, c'est presque beau. Les noms des parties sont jolis aussi. Épididyme, canal déférent, symphyse pubienne. Et juste à côté de cette image en plan de coupe, une autre affiche, publicitaire celle-là, qui vante les mérites d'une couche d'incontinence « pour lui ». On y voit un couple afrodescendant dans la soixantaine qui marche sur une plage splendide au coucher du soleil, probablement en Californie. Ils sont beaux. Ils sont heureux. Ils se tiennent d'une main et balancent leurs paires de sandales dans l'autre. On ne peut pas s'empêcher de s'imaginer la couche en question sous les amples bermudas à carreaux de retraités. Je parie qu'il a une prostate splendide, en plus. Toute rose et pimpante. Malheureusement, l'harmonie suave de ce tableau est rompue par une accroche qui pue la

mauvaise traduction de l'anglais. « Une protection à célébrer », propose le titre. Cent piastres que la version anglaise comportait le mot *celebrate*, les rédacteurs anglos de ce genre de pubs sont nombreux à être accros au verbe *celebrate*. Sauf qu'en français, ça se transpose rarement. À moins qu'on parle d'une vraie fête, d'un anniversaire ou du Premier de l'an. Mais dans le cas qui se présente devant moi, je ne suis pas convaincu que d'occulter ses fuites urinaires pendant des vacances au soleil donne envie de sortir le gâteau et les petits chapeaux. Le son de l'interphone m'extrait de mes divagations. Je ne suis pas ici pour me faire prescrire des protège-dessous. Voilà bien trente-cinq minutes que j'attends, c'est pas trop tôt : « Thomas Delage, salle B. »

Ça s'appelle une inversion, et c'est pour ça que je suis ici. Une *inversion*, voilà un mot qui a le mérite d'être clair. Et qui est plus facile à mémoriser que son pendant technique : vasovasostomie. L'inversion ou la vasomachin exige pas mal plus de temps que l'intervention initiale, mais elle ne comporte pas de grands risques. C'est du moins ce que me jure le jeune docteur en face de moi, en ce lundi matin, dans le bureau de cette clinique privée, boulevard Pierre-Bertrand. Je m'étais auparavant renseigné sur les statistiques de réussite de l'opération. J'avais lu qu'elles diminuaient avec le temps. Mais le docteur Hélie ne m'en parle pas. Il a bon espoir de pouvoir me facturer cinq mille dollars sans que j'aie trop envie de changer d'idée dans les prochaines semaines.

Je me rappelle avoir été passablement plus nerveux, douze ans plus tôt, au moment de signer une décharge de

responsabilité avant de me faire couper le « Canal Famille » dans une clinique semblable. Quarante-cinq minutes plus tard, tout était terminé, tout était rangé à sa place. Une job propre. Et je ne l'ai jamais regretté. Depuis toujours, je restais complètement sourd à l'appel de la parentalité. C'était comme essayer de vendre un condo en temps partagé à une truite mouchetée. Zéro attrait.

Mais « les choses ont changé », comme Céline l'a mille fois chanté. Et pour qu'Armelle m'aime encore, j'avais entrepris une longue introspection qui avait comme objet de reconsidérer un des choix les plus conséquents de nos vies adultes.

J'ai encore quelques questions pour le docteur avant de me commettre cette fois-ci. Et parce que le vieux singe quadragénaire que je suis ne veut pas apprendre à faire des grimaces de regrets, je m'informe sur la réversibilité de l'inversion.

— Est-ce que c'est possible, après coup, de revenir et me faire re-vasectomiser, disons ?

Le regard du docteur Hélié m'informe à lui seul que ma question est parmi les moins fréquentes posées entre ces quatre murs.

— Euh... Oui, oui, bien sûr... Entre vasectomistes, on appelle ça un 360. Oui, en théorie, c'est faisable, mais en dix ans de pratique, je ne l'ai jamais fait. C'est plutôt rare, parce que rendu là, je vous dirais... Il faudrait tout de même se brancher, un moment donné...

Bien oui, docteur, je me dis intérieurement, en me contentant de sourire. Je sais. Mais voyez-vous, j'étais

bien, moi, à tirer à blanc depuis tout ce temps. J'ai été en couple pendant plus de sept ans avec Audrey, qui n'avait aucune envie de se reproduire, elle non plus, c'était une convention béton. Elle n'en avait jamais douté et moi non plus. Sauf qu'il fallait sans cesse justifier notre posture. À commencer par les parents et les beaux-parents. Et que dire des discussions de souper entre couples d'amis ou en famille, au secours! Le nombre de fois où il avait fallu nous escrimer à défendre notre choix. On encaissait bien les « Tu vas changer d'idée » et autres arguments, qui étaient bien sûr plus souvent adressés directement à Audrey. Ça m'a toujours fait suer. Elle était toujours sur le *hot seat*. On était un couple, on était solidaires dans notre conviction. Mais on répondait en tandem, non, « nous » n'allions pas changer d'idée. Ça a causé des chicanes, parfois. Un peu torché, en fin de repas, il m'arrivait de manquer de patience et de servir quelques retours de balles un peu plus sentis: « On préfère dormir des nuits complètes, voyager quand ça nous dit, préserver nos tympanes et regarder des films où il n'y a pas de *Teletubbies* ou de *Reine des neiges*... » Des fois ça riait, mais des fois ça grichait. Malgré ça, on avait formé un couple heureux. Jusqu'à ce que non. Parce que voilà: Audrey, elle m'a quitté. Notre couple n'avait pas survécu au premier confinement. On s'était tombés sur les nerfs jusqu'à ce que ça pète. Le *seven year itch* avait enfoncé le clou. Pas la plus glorieuse des périodes à vivre. Elle est partie à Montréal et moi j'ai acheté mon condo sur De Bougainville dans la foulée. Quelques mois de sites de rencontres en ligne, plusieurs *dates* ordinaires, quelques aventures,

et puis paf: Armelle. On s'était matchés sans sites web, nous. Elle était l'agente immobilière du vendeur du condo. Le contact humain en chair et en os, y a que ça de vrai. La première fois qu'elle avait retiré son masque, son visage m'avait marqué. Je l'avais trouvé instantanément désirable. Familière, aussi. On a d'ailleurs toujours soupçonné de s'être déjà croisés sans se connaître aux Salons d'Edgar ou ailleurs.

Armelle avait grandi en France, dans la Loire-Atlantique. À Angers, pour être précis. La famille Joncour était très catho, le père avait bien réussi comme industriel, la mère avait une particule et de la fortune de famille, ils avaient une maison secondaire à deux rues de la plage à La Baule, sur le littoral atlantique. Malgré cet environnement bourgeois bien ouaté, elle s'était installée au Québec comme trois ou quatre mille autres de ses concitoyens le font chaque année. Elle était déjà mandataire immobilier à Nantes, elle avait suivi le complément de formation qu'il lui fallait, elle avait obtenu ses cartes sans trop d'écueils, s'était jointe à une grande bannière dont le chapitre local était dirigé par un Français, tiens donc, et sa pratique avait vite connu un honnête succès. J'aime bien notre histoire. Il est rare qu'on tombe en amour pendant une visite libre. Ou qu'on s'invite à souper après un acte de vente, dans une étude de notaire. Et j'aime sincèrement Armelle, c'est une femme brillante et élégante. Cheveux châains courts en coupe pixie, des yeux très clairs, une bouche en cœur et une incisive juste un peu déviée, une imperfection que je trouve parfaitement charmante. On habite encore chacun de notre côté,

elle a une maison toute neuve à Sillery, on se fréquente depuis un peu moins d'un an, mais on parle déjà de se trouver un nid ensemble, parce qu'en plus d'avoir la bosse de l'immobilier, Armelle, elle a envie d'une bosse au ventre. Ai-je mentionné qu'elle a trente-neuf ans? Elle veut être maman. D'où le mot *nid*. Voilà, avec quelques raccourcis, comment un homme vasectomisé se retrouve dans une clinique de vasectomie sans bistouris. CQFD.

— Par contre, il faut compter environ cinq heures pour l'intervention, donc, je n'ai pas de disponibilités avant... laissez-moi voir... le 4 octobre. Et puis, il faut prévoir quelques jours de récupération aussi, vous faites quoi comme métier?

— Traducteur. À mon compte. C'est parfait, en fait, parce que j'ai un contrat d'un mois à l'extérieur, j'aurais pas pu avant...

— OK, on va réserver votre date à la réception et on va vous demander un acompte, aussi. D'autres questions?

— Non, c'est beau, ça roule, merci, docteur.

Mais au fond de moi, j'avais envie de lui dire: oui, j'ai plein de questions. Est-ce que je fais la bonne chose? Est-ce que j'aime assez Armelle? Est-ce que je l'aime à ce point-là? Est-ce que c'est mutuel? Est-ce que cette relation est digne de produire un nouvel être humain? J'ai quarante-cinq ans, est-ce que dans dix ans, à cinquante-cinq, je vais être à cette heure-ci, un lundi, en train de préparer le sac à dos de mon enfant, le cœur serré, avant d'aller le déposer chez sa mère devenue ex, ayant encore une fois oublié d'embarquer son cartable? Est-ce que si tout zappe et lasse, les amours aussi passent? Il faut que je sache.

# Cul de veau

C'est toujours bizarre de voir le visage de sa blonde sur une pancarte à deux cents mètres de chez soi. Surtout quand on a rendez-vous avec elle. Le sourire parfait (ont-ils photoshopé son incisive ?) et les yeux pétillants. À vendre. Armelle Joncour. Logo sur montgolfière. Quand on part de chez moi en direction sud, on accède directement aux Plaines et à la côte Gilmour, qui nous mène sur le boulevard Champlain et nous fait ensuite longer le fleuve. J'ai toujours aimé cette route panoramique. La nouvelle plage, la vue de la rive. Et juste au moment où on peut voir les deux ponts, il faut prendre à droite la côte du Verger pour aboutir dans les nouveaux développements de Parc-Falaise. C'est dans un jumelé tout neuf et tout carré de ce lotissement qu'habite Armelle. Je m'y rends ce soir pour souper et dormir chez elle, je pars demain pour San Francisco pendant presque un mois. On va faire le plein de l'un et de l'autre, se gaver d'intimité, et je vais lui sentir le creux du cou avant qu'on ne s'endorme tous les deux soudés. Comme vendredi, y a pire.

J'arrive chez elle avec ma grosse valise, mon sac de cabine et une bouteille de blanc. Loire, bien sûr. Aussitôt entré, je respire les parfums d'un mijoté. Armelle se retourne avec son sourire de pancarte, elle détache la boucle de son tablier, et je la rejoins derrière l'îlot. Notre longue étreinte laisse une tache de tomate sur mon polo en coton piqué couleur marine. Je fais semblant de m'en

foutre, mais ça m'insupporte. Il faut que je me change. On est entre nous, on devrait s'en contreficher tous les deux, mais je suis incapable de porter un morceau souillé, même si franchement, une goutte de sauce rouge sur un tissu bleu foncé, c'est rien. Non : j'attrape ma valise et la roule vers sa chambre. En passant dans la salle à manger, son téléphone portable posé sur la table affiche une alerte, accompagnée d'un son bien audible et d'une vibration. Je ne peux m'empêcher d'y jeter un œil en passant, même si c'est pas bien. Une bannière vient de s'effacer, ça disait quelque chose comme : *Estimated Ovulation Day: 1*.

On est là-dedans.

Je suis plutôt excité de partir demain : pour une deuxième année de suite, je me vois confier un des plus gros et des plus prestigieux contrats qu'un pigiste comme moi puisse souhaiter. Je suis d'autant plus content que le mandat ait été renouvelé, les démarches pour se voir confier ce travail avaient été interminables. Il y avait eu cinq entrevues à distance, des tests et des questions serrées. Quand on mesure la qualité (et les prix) des produits que cette compagnie met en marché, c'est le contraire qui aurait été surprenant. Car il s'agit de la plus grande entreprise multinationale, celle avec la plus importante capitalisation boursière, celle-là même qui fabrique l'appareil qui vient d'avertir Armelle qu'elle pourrait se reproduire dans les prochains jours, si seulement elle avait un partenaire fécond. Cette entreprise m'embauche pour un blitz de pré-lancement de nouveaux produits, le travail doit être effectué sur place, près de ses quartiers généraux, au nord de la Californie. Un atelier intense, qui

réunit pendant trois ou quatre semaines des centaines d'employés et de contractuels des quatre coins du monde, qui doivent traduire, à l'intérieur de la même fenêtre de temps et dans une vingtaine de langues, des milliers de pages web et de textes de toutes sortes vantant les prochains modèles de téléphones, de montres, de tablettes, d'ordinateurs portables, d'écouteurs dernier cri ou de haut-parleurs intelligents. Il n'existe aucune autre société où la sécurité et la confidentialité sont aussi rigoureusement contrôlées. Et les petits chenapans qui s'avisent de faire fuiter des infos sont toujours repérés, grâce à des méthodes dignes de *Mission Impossible*. Et ils le regrettent pour le reste de leur vie.

Toute l'opération est frappée d'un tel secret professionnel, j'ai signé de mon sang tellement d'accords de non-divulgateion, j'en ai la trouille de même citer le nom de l'employeur. (Appelons-le « Ananas » ou « Pineapple » ici, pour la suite, histoire de bien brouiller les pistes.) Bref, je pars demain matin très tôt, un premier vol sur Toronto, puis une petite heure de battement avant de monter dans un vol vers San Francisco. En attendant, j'ouvre ma grosse Samsonite rigide, je jette mon polo dans le panier de lessive dans le placard, je trouve un t-shirt henley à manches longues et je m'attarde dans la chambre d'Armelle pendant qu'elle termine la préparation du repas. Je vois qu'elle a déjà monté sa valise du sous-sol. Elle avait considéré que mon absence prolongée, qui allait de surcroît concorder avec le long weekend de la fête du Travail, offrait un beau prétexte pour s'éclipser elle aussi. Elle avait donc élu d'aller passer une dizaine de jours avec sa

famille, à La Baule. Son départ était prévu exactement une semaine après le mien. Je m'allonge avec un projet de sieste voué à l'échec, la voilà qui me rejoint justement. Elle s'allonge à mes côtés, se love sur mon flanc.

— Tu vas me manquer.

— Moi aussi. T'as eu une grosse semaine ?

— Non, pas assez. C'est lent, en ce moment. C'est la saison.

— Bon timing pour aller à la plage, alors... Qu'est-ce qu'on mange ?

— Cul de veau.

— Ça fait saliver.

— Te moque pas, tu vas adorer. Sinon, je te fais de la dorade, si tu veux ?

Elle me pince une cuisse et ricane un bon coup.

Je ne sais pas si c'est cet assaut surprise sur ma jambe ou le souvenir traumatique de notre premier souper ensemble qui provoque une petite réaction de convulsion. Toute ma vie, j'avais été à peu près incapable de manger du poisson. Incapable de l'apprécier, en tout cas. En me forçant un peu, je pouvais avaler une darne de thon épicée ou un filet de morue pour autant qu'il était généreusement assaisonné ou baigné d'une sauce beurre citron. Mais je n'en retirais que très peu de plaisir. La simple vue d'une peau sur un morceau de saumon me retournait l'estomac. Vous vouliez savoir quelle vitesse je pouvais atteindre en marche rapide, il suffisait de déposer des sardines sur un barbecue en ma présence. Je fuyais la fête dans l'instant en vomissant dans ma bouche. L'an dernier, aux débuts de notre relation, après

quelques *dates* suffisamment convaincantes, Armelle m'avait invité à souper chez elle. Je savais que c'était un jalon important de notre petite histoire d'amour. J'avais accepté avec une pointe d'excitation et m'étais rendu ici avec des bobettes de rechange et ma brosse à dents dans mon pocheton, j'avais confiance. Je me doutais bien que j'allais passer ma première nuit dans ces draps-ci. Au moment de passer à table, j'avais commencé à percevoir une odeur désagréable, je sentais tout mon corps me mettre en garde. Je m'étais assis et avais remis du blanc dans nos coupes. J'avais jugé impoli de m'enquérir du menu. J'aurais dû. L'assiette qu'elle avait déposée devant moi était impeccablement préparée. Un lit de tranches de citron, de pommes de terre grelots, d'oignons, de persil et de thym, sur lequel gisait un poisson entier. Une dorade au regard ahuri, dont les flancs (la peau!) était striée de traces de couteau. Bon appétit, Thomas!

J'avais tout mangé, j'avais souffert chaque bouchée, chaque déglutition. Armelle se régala, « Ça te plaît ? ». Les gorgées de vin étaient volumineuses. Je m'étais excusé après le repas, épuisé d'avoir joué mon rôle de contre-emploi, et j'avais subtilement saisi mon sac à dos avant de disparaître dans la salle de bain pour ce qui allait être une séance de nettoyage buccal auquel seul un détartrage professionnel à l'ultrason aurait pu se comparer. Après quoi je m'étais immobilisé une bonne minute, les deux bras appuyés sur les bords du lavabo, à reprendre mes esprits.

Signe que notre relation allait se bâtir sur de bonnes bases, des bases de transparence et d'intégrité, je lui avais

tout avoué, tout raconté. Mais j'avais attendu trois mois. Ce délai assure une plus franche rigolade au moment de la confession. Nous n'avions plus jamais mis de dorade au menu; par contre, elle m'avait progressivement fait apprécier les recettes de poisson. Elle y était allée tranquillement, en respectant ma courbe de progrès, toujours rassurante. Comme une mère qui apprend à nager à un enfant.

Pour l'heure, je me retourne vers elle, on s'embrasse, j'ai envie d'elle. Elle a envie de moi. Tous les feux sont au vert, décollage imminent. On se déshabille, on se dégrafe, on se déchausse. Elle monte sur moi. Elle est belle à voir. Le spectacle qu'offre son visage dans les secondes qui précèdent son arrivée au sommet est une drogue pour moi. C'est ce visage auquel mon désir répond le plus ardemment. C'est lui qui me fait venir et revenir. Et sa jouissance catalyse la mienne. On redescend en respirant fort, on se laisse aller à une somnolence post-coïtale, après quoi on se rhabille et on passe à l'apéro puis au souper. Cette soirée se vit ensemble en toute douceur, le cul était bon.

Debout aux petites heures, il fait nuit noire au moment où je dois partir. Armelle est émotive, nue dans un vieux t-shirt sans manches translucide et *oversized*, qui lui cache à peine les fesses. Elle s'essuie le coin de l'œil.

— Je m'en vais quand même pas en prison, chérie, qu'est-ce qu'y a ?

— Excuse-moi, me dit-elle avec un petit rire nerveux. Elle me fait un dernier câlin. Renifle. C'est peut-être parce que j'ovule ces jours-ci, j'en sais rien...

On est là-dedans.